

Minari

Renouveler le regard

Daniel Racine

Numéro 326, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Racine, D. (2021). Minari : renouveler le regard. *Séquences : la revue de cinéma*, (326), 25–25.



MINARI

RENOUVELER LE REGARD

DANIEL RACINE

Si vous êtes le moins curieux culinairement, vous avez peut-être goûté au minari, ce légume poivré surnommé le cresson coréen. Il est un des ingrédients de base du bibimbap, savoureux plat très populaire dans les restaurants coréens. Dans le quatrième long métrage de fiction du cinéaste américain Lee Isaac Chung, la métaphore autour de cette plante symbolise à sa façon le rêve américain, capable de s'adapter facilement et de pousser en quelques semaines, peu importe son environnement.

Après *Munyangabo*, un premier film audacieux tourné avec des acteurs non professionnels rwandais sur l'après génocide, *Lucky Life* sur un groupe d'amis qui partent à la plage pour soutenir un des leurs, cancéreux, *Abigail Harm* qui est l'adaptation d'un conte folklorique coréen campé dans un New York fantasmé, et le percutant documentaire *I Have Seen My Last Born* (coréalisé avec Samuel Gray Anderson) sur la transition du Rwanda qui tente de faire la paix sur son passé violent vu à travers les yeux d'un jeune homme, Lee Isaac Chung nous offre avec *Minari* son œuvre la plus personnelle.

Fils d'immigrants coréens né à Denver au Colorado, Chung s'est librement inspiré de son enfance pour écrire le récit de son film. Nous y suivons le clan Yi, parti de la Californie

pour s'implanter dans les plaines de l'Arkansas. Convaincu de la qualité exceptionnelle des sols de cet État du sud, Jacob Yi y voit l'occasion de produire des vivres typiquement coréens, pour nourrir les 30 000 immigrants par année de son pays qui viennent s'établir sous le drapeau aux multiples étoiles. Au grand désarroi de sa femme, Monica, qui se sent perdue au milieu de ces champs, et sous les yeux intrigués de leurs deux enfants, l'aîné Anne et le fragile David, Jacob fera tout pour concrétiser sa place au soleil.

Rappelant les drames intimistes multigénérationnels du Japonais Hirokazu Kore-eda, particulièrement *Still Walking* et le palmé *Shoplifters*, Chung réussit à rendre tous ses personnages attachants, sans tomber dans le mélodrame ou dans les envolées de violons larmoyants. Dans de nombreuses scènes de *Minari*, les émotions semblent authentiques, accentuant notre empathie. Sans l'ombre d'un doute, le fantôme du grand maître Ozu plane même à la frontière du Mississippi.

Si la cinématographie du jeune Lachlan Milne (*Hunt for the Wilderpeople* de Taika Waititi) aurait pu accentuer davantage la beauté des terres de cette région agricole, Chung a eu l'instinct de ne pas tomber dans ce piège romantique aux accents malickiens (*Days of*

Heaven en tête). Jamais le cinéaste ne perd de vue le concret de son drame, sans vouloir pour autant sacrifier l'aspect cinématographique de *Minari*. Les plans de rayons de soleil sur les herbes longues se trouvent plutôt dans le regard des interprètes, tous d'une grande justesse, rehaussant grandement le récit.

Visage familier vu dans l'excellent *Burning* de Lee Chang-dong et la série à succès *The Walking Dead*, ayant lui-même immigré très jeune au Canada et ensuite aux États-Unis, Steven Yeun joue un Jacob déterminé et opaque, obnubilé par son désir de réussir. La révélation de cette œuvre demeure le jeune Alan S. Kim, qui incarne David. Son personnage de six ans, atteint d'un souffle au cœur, est celui qui donne le ton général du film, lui conférant son universalité grâce à sa candeur. Si son David est la porte d'entrée dans ce microcosme de l'intime, *Minari* occupe désormais une place importante dans la construction d'un pan historique trop souvent oublié des États-Unis, soit celui de leur immigration asiatique. Lee Isaac Chung aura eu la sagesse d'attendre d'être un peu plus âgé que ses parents dans son film pour nous raconter un épisode déterminant de son enfance. Ce recul nous aura tous permis d'avancer un peu plus en tant qu'être humain. Et pour ça, il faut simplement lui dire merci. ▲